

PRÉFACE À L'ÉDITION DE 1931

*Jean-Christophe va entrer dans sa trentième année. Il a fait du chemin, depuis les temps où, penché sur son humble berceau, un écrivain ami, affectueux et à l'ordinaire plus perspicace, lui prédisait qu'il ne franchirait pas le cercle d'une douzaine de familiers. Il a bouclé, en long, en large, le tour de la planète, et il parle aujourd'hui dans presque toutes les langues de la terre. Quand il revient de ses voyages, dans les costumes les plus variés, son père qui, lui aussi, depuis trente ans, a, sur les sentiers du monde, rudement usé la plante de ses pieds, a quelquefois peine à le reconnaître. Qu'il me soit permis de rappeler ce qu'il était, quand je le tenais, tout petit, dans mes bras, et dans quelles conditions mon gars a réclamé de venir au monde!*

\*

*La pensée de Jean-Christophe couvre plus de vingt années de ma vie. La première idée date du printemps 1890, à Rome. Les derniers mots écrits sont de juin 1912. L'œuvre déborde au-delà de ces limites. J'ai retrouvé des ébauches de 1888, alors que j'étais encore élève à l'École normale supérieure de Paris.*

*Les dix premières années (1890-1900) furent une lente incubation, un rêve intérieur où je m'abandonnais, les yeux ouverts, tout en réalisant d'autres tâches : les quatre premiers drames de la Révolution (Le 14 Juillet, Danton, Les Loups, Le Triomphe de la Raison), les « Tragédies de la foi » (Saint Louis, Aërt), le Théâtre du Peuple, etc. Christophe m'était une seconde vie, cachée aux yeux du dehors, où je*

*reprenais contact avec mon moi le plus profond. J'étais, jusqu'à la fin de 1900, engagé, par certains liens sociaux, dans la « Foire sur la place » de Paris ; et je m'y sentais, comme Christophe, terriblement étranger. Le Jean-Christophe que je portais en moi, comme une femme son fruit, m'était ma Burg inexpugnable, mon « Ile des Calmes », où j'étais seul à aborder, au milieu de la mer hostile ; j'y rassemblais mes forces en silence, pour les futurs combats.*

*Après 1900, entièrement libre et seul avec moi-même, avec mes rêves, mes armées de l'âme, je me lançai résolument sur les flots.*

*Le premier cri d'appel fut jeté, dans une nuit d'orage d'août 1901, du haut des Alpes de Schwytz. Je ne l'ai jamais publié avant aujourd'hui ; et des milliers de lecteurs inconnus en ont cependant perçu l'écho, répercuté au long des murailles de mon œuvre. Car ce qu'il y a de plus profond dans la pensée n'est point ce qui s'exprime à haute voix : le regard seul de Jean-Christophe a suffi à faire sentir aux amis invisibles, dispersés dans le monde, la tragique fraternité qui était à la source de l'œuvre, et le fécond désespoir d'où ce fleuve d'énergie héroïque est sorti.*

« Dans une nuit d'orage, au milieu des montagnes, sous la voûte de feu des éclairs, parmi les sauvages grondements de la foudre et des vents, je pense à ceux qui sont morts et à ceux qui mourront, à cette terre tout entière que le vide enveloppe, qui roule au sein de la mort, et qui mourra bientôt. À tout ce qui est mortel j'offre ce livre mortel, dont la voix cherche à dire : « Frères, rapprochons-nous, oublions ce qui nous sépare, ne songeons qu'à la misère commune où nous sommes confondus ! Il n'y a pas d'ennemis, il n'y a pas de méchants, il n'y a que des misérables ; et le seul bonheur durable est de nous comprendre mutuellement pour nous aimer : – intelligence, amour – seul éclair de lumière qui baigne notre nuit, entre les deux abîmes, avant, après la vie.

« À tout ce qui est mortel – à la mort qui égalise et pacifie – à la mer inconnue où se perdent les ruisseaux innombrables de la vie, j'offre mon œuvre et moi. »

*Morschach, août 1901.*

Bien avant d'entreprendre la rédaction définitive de l'œuvre, une quantité d'épisodes et de figures principales avaient été esquissées : *Christophe*, depuis 1890; *Grazia*, dès 1897; *Anna du Buisson ardent*, tout entière portraiturée en 1902; *Olivier et Antoinette*, en 1901-1902; la mort de *Christophe*, en 1903 (un mois avant de rédiger les premières lignes de *L'Aube*). Je n'avais plus qu'à trier et resserrer les épis, pour lier la gerbe, à l'heure même où je notais :

« Aujourd'hui, 20 mars 1903, je commence d'écrire définitivement *Jean-Christophe*. »

On voit combien absurde est l'assertion de ces critiques peu clairvoyants qui s'imaginent que je me suis engagé dans *Jean-Christophe* au hasard et sans plan. J'ai pris, de bonne heure, dans mon éducation française, classique et normalienne – et j'avais dans le sang – le besoin et l'amour de la solide construction. Je suis de la vieille race des bâtisseurs bourguignons. Je n'entreprendrais jamais une œuvre sans en avoir assuré les assises et dessiné toutes les grandes lignes. Jamais ouvrage ne fut aussi totalement organisé dans la pensée que *Jean-Christophe* avant que les premiers mots fussent jetés sur le papier. Ce même jour, 20 mars 1903, je fixais dans mes esquisses<sup>1</sup> les divisions du poème. Je prévoyais expressément les dix parties – les dix volumes – et j'en arrêtais les lignes, les masses et les proportions, à peu de chose près comme je les ai réalisées.

Le travail de rédaction définitive de ces dix volumes<sup>2</sup> a pris une dizaine d'années. Commencé le 7 juillet 1903, à la Frohburg-sur-Olten, dans le Jura suisse – dans ces mêmes sites où devait plus tard se terrer le *Jean-Christophe* blessé du Buisson ardent, non loin du duel tragique des sapins et des hêtres –, il a été terminé, le 2 juin 1912, à Baveno, sur les rives du lac

1. Toutes mes esquisses originales, mes notes et brouillons de *Jean-Christophe*, en deux cartons, ont été remis par moi, en 1920, aux Archives Nobel de l'Académie suédoise, à Stockholm, exception faite pour les manuscrits d'*Antoinette*, réservés au pays natal, à la petite patrie nivernaise (je les ai déposés, en 1928, aux Archives départementales de la Nièvre, à Nevers).

2. *Jean-Christophe* fut publié d'abord en dix-sept *Cahiers de la Quinzaine*, par Charles Péguy, de février 1904 à octobre 1912, puis en dix volumes à la librairie Ollendorff. L'édition des *Cahiers de la Quinzaine* contient certains chapitres qui ont été élagués, par la suite (notamment, dans *La Révolte*, un court essai sur la poésie allemande, au temps de la jeunesse de Christophe.)

*Majeur*<sup>1</sup>. Il fut écrit, en majeure partie, dans la petite maison branlante de Paris, au-dessus des catacombes – 162, boulevard Montparnasse – que, d'un côté, faisaient trembler les lourds charrois et le grondement de la Ville, mais que, sur l'autre face, baignait la solitude ensoleillée de vieux jardins de couvents aux arbres deux fois séculaires, pleins de moineaux bavards, de ramiers roucouleurs et de merles mélodieux. J'avais en ce temps une vie solitaire et gênée, sans amis et sans joie autre que celle que je me créais, chargée de besognes accablantes : professorat, articles, travaux d'histoire. Je n'arrivais à arracher aux tâches qui achètent le pain qu'une heure par jour pour Christophe, et souvent moins. Mais aucun jour ne passa, en ces dix années, sans sa présence. Il n'avait même pas besoin de parler. Il était là. L'auteur dialogue avec son ombre<sup>2</sup>. Et la face du saint Christophe le regarde. Il ne la quitte jamais des yeux...

« Christofori faciem die quacumque tueris,  
Illa nempe die non morte mala morieris. »<sup>3</sup>

\*

*Je veux exposer ici quelques-unes des idées génératrices qui m'ont fait entreprendre et mener jusqu'au bout, dans le silence indifférent ou ironique qui m'entourait à Paris, ce vaste poème en prose qui ne tenait aucun compte des obstacles matériels et brisait délibérément avec toutes les conventions admises dans le*

1. Voici les dates de réalisation des différents volumes :

*L'Aube et le Matin*, de juillet à octobre 1903.

*L'Adolescent*, juillet-octobre 1904.

*La Révolte*, juillet 1905-printemps 1906.

*Antoinette*, août-fin octobre 1906.

*La Foire sur la place*, juin-fin août 1907.

*Dans la maison*, fin août 1907-septembre 1908.

*Les Amies*, juin-début de septembre 1909.

*Le Buisson ardent*, fin juillet 1901-juillet 1911 (interrompu par un grave accident et par la composition de ma *Vie de Tolstoy*).

*La Nouvelle Journée*, fin juillet 1911-juin 1912.

2. Un des volumes, *la Foire sur la place*, est précédé d'un « Dialogue de l'auteur avec son ombre », Romain Rolland et Jean-Christophe. Mais on y reste (à dessein) dans le doute, lequel des deux est l'« ombre ».

3. « Chaque jour que tu auras vu la face de Christophe, ce jour-là tu es sûr de ne point mourir de male mort. » Cette inscription gravée au socle des statues de saint Christophe, à l'entrée de la nef des églises du Moyen Age (et notamment, à Notre-Dame de Paris), a été reprise par l'auteur, d'une façon symbolique, et figurait à la fin de chaque volume de l'édition originale, dans les *Cahiers de la Quinzaine*.

monde littéraire français. Peu m'importait le succès. Il s'agissait d'obéir à l'ordre intérieur.

À mi-chemin de la longue histoire, dans mes notes pour Jean-Christophe, je retrouve cette ligne, de décembre 1908 :

– « Je n'écris pas une œuvre de littérature. J'écris une œuvre de foi. »

*Quand on croit, on agit, sans se soucier du résultat. Victoire ou défaite, qu'importe?! « Fais ce que dois!... »*

*Le devoir que j'avais assumé, en Jean-Christophe, était, à une époque de décomposition morale et sociale en France, de réveiller le feu de l'âme qui dormait sous les cendres. Et, pour cela, d'abord, balayer les cendres et l'ordure amassées. Opposer aux Foires sur la place, qui accaparaient l'air et le jour, la petite légion des âmes intrépides, prêtes à tous les sacrifices et pures de toutes compromissions. Je voulais les grouper, à l'appel et autour d'un héros qui se fit leur chef. Et pour que ce chef fût, il me fallait le créer.*

*J'exigeais de ce chef deux conditions essentielles :*

*1° Des yeux libres, clairs et sincères, comme ceux de ces hommes de la nature – de ces « Hurons » – que Voltaire et les encyclopédistes faisaient venir à Paris, afin de satiriser, par leur vision naïve, les ridicules et les crimes de la société de leur temps. J'avais besoin de cet observatoire – deux yeux francs – pour voir et juger l'Europe d'aujourd'hui.*

*2° Voir et juger ne sont que le point de départ. Après, l'action. Ce que tu penses, ce que tu es, il faut l'oser. – Ose le dire! Ose l'agir! Un « Ingénu » du dix-huitième siècle peut suffire à la raillerie. Mais il est trop grêle pour le rude combat d'aujourd'hui. Il faut un héros. Sois-le!*

*J'ai donné ma définition du « héros » dans l'introduction à ma Vie de Beethoven, contemporaine des débuts de Jean-Christophe. Je refuse ce titre « à ceux qui ont triomphé par la pensée ou par la force. J'appelle héros, seuls, ceux qui furent grands par le cœur. » Élargissons ce mot! « Le cœur » n'est pas seulement la raison de la sensibilité; j'entends par là le vaste royaume de la vie intérieure. Le héros qui en dispose et s'appuie sur ces forces élémentaires est de taille à tenir tête à un monde d'ennemis.*

*Le modèle de Beethoven s'est naturellement offert à moi, dans la première idée que j'eus de mon héros. Car dans le monde moderne et dans les peuples d'Occident, Beethoven est un des artistes exceptionnels qui ont uni au génie créateur, maître d'un*

*immense empire intérieur, le génie du cœur fraternel à tous les humains.*

*Mais qu'on se garde bien de voir en Jean-Christophe un portrait de Beethoven! Christophe n'est pas Beethoven. Il est un Beethoven nouveau, un héros du type beethovénien, mais autonome et jeté dans un monde différent, dans le monde qui est le nôtre. Les analogies historiques avec le musicien de Bonn se réduisent à quelques traits de la famille de Christophe, dans le premier volume : L'Aube. Si j'ai voulu ces analogies, au début de l'œuvre, c'était afin d'affirmer le lignage beethovénien de mon héros et d'enfoncer ses racines dans le passé de l'Occident rhénan : j'ai enveloppé ses premiers jours d'enfance d'une atmosphère de vieille Allemagne – de vieille Europe. Mais l'arbre une fois sorti de terre, c'est l'aujourd'hui qui l'entoure ; et lui-même est, de toutes pièces, un de nous – le représentant héroïque de cette génération qui va d'une guerre à l'autre de l'Occident : de 1870 à 1914.*

*Si le monde où il a grandi a été broyé et saccagé par les formidables événements qui se sont déroulés depuis, j'ai tout lieu de croire que le chêne Christophe dure encore. La tourmente a pu arracher à l'arbre quelques branches ; le tronc n'est pas ébranlé. J'en ai la preuve, chaque jour, par les oiseaux qui viennent de tous les pays du monde y chercher un abri. Le fait le plus frappant et qui dépasse de beaucoup mon attente en bâtissant l'œuvre, c'est que Jean-Christophe n'est plus, en aucun pays, un étranger. Des terres les plus lointaines, des races les plus différentes, de Chine, du Japon, de l'Inde, des Amériques, de tous les peuples d'Europe, j'ai vu venir des hommes disant : « Jean-Christophe est à nous. Il est à moi. Il est mon frère. Il est moi... »*

*Et ceci m'a prouvé la vérité de ma foi, et que j'avais atteint le but de mes efforts. Car, au début de ma création, j'écrivais ces lignes (octobre 1893) :*

*« Toujours montrer l'Unité humaine, sous quelques formes multiples qu'elle apparaisse. Ce doit être le premier objet de l'art, comme de la science. C'est l'objet de Jean-Christophe. »*

*J'aurais à exposer quelques considérations sur sa forme artistique et sur le style dont j'ai fait choix pour Jean-Christophe. Car l'un et l'autre tiennent étroitement à la conception que je*

*me faisais de l'œuvre et de son but. Mais je me propose d'en traiter plus longuement dans un Essai général sur mes conceptions esthétiques, qui ne sont point celles de la plupart de mes contemporains français.*

*Qu'il me suffise de dire ici que le style de Jean-Christophe (d'après lequel on a coutume de juger, à tort, de l'ensemble de mes œuvres) est commandé par l'idée maîtresse qui inspirait tous mes efforts et ceux de mon commilito Péguy, aux premiers jours des Cahiers de la Quinzaine. Cette idée, rude et virile, mais puritaine, comme nous l'étions avec excès, par réaction contre une époque et un milieu en gélatine, était :*

*– « Parle droit ! Parle sans fard et sans apprêt ! Parle pour être compris ! Compris, non pas d'un groupe de délicats, mais par les milliers, par les plus simples, par les plus humbles ! Et ne crains jamais d'être trop compris ! Parle sans ombres et sans voiles, clair et ferme, au besoin, lourd ! Qu'importe, si tu en tiens plus fortement au sol ! Et si, pour mieux enfoncer ta pensée, il est utile que tu répètes les mêmes mots, répète, enfonce, ne cherche pas d'autres mots ! Que pas un mot ne soit perdu ! Que ton verbe soit action ! »*

*Ce sont des principes que je revendique encore aujourd'hui, contre l'esthétisme contemporain ; et je les applique encore dans certaines œuvres, qui veulent l'action et qui la portent. Mais non dans toutes. Et qui sait lire verra les différences essentielles de métier, d'art, de nombre, d'harmonies, entre Jean-Christophe et L'Âme enchantée, pour ne point parler d'œuvres dont la substance, comme Liluli ou Colas Breugnon, commande de tout autres jeux et combinaisons de rythmes, timbres et symphonie.*

*Même, d'ailleurs, dans Jean-Christophe, tous les livres ne répondent pas avec la même rigueur aux exigences du début. Le puritanisme des premiers combats se relâche dans le troisième groupe de l'œuvre, intitulé jadis : La Fin du voyage (Les Amies, Le Buisson ardent, La Nouvelle Journée). Avec l'apaisement de l'âge qui tombe sur mon héros, la musique de l'œuvre se fait plus complexe et plus nuancée. Mais la routine de l'opinion n'y a point pris garde, et se satisfait d'un même jugement – ou noir ou blanc – sur toute une œuvre, sur toute une vie.*

\*

*On trouvera plus tard dans mes cartons de notes une abondante documentation qui expliquera les dessous de Jean-*

Christophe. *Particulièrement en ce qui concerne la société contemporaine, mise en scène dans la Foire sur la place et Dans la maison. Il est trop tôt encore pour en parler*<sup>1</sup>.

*Mais il y aura peut-être intérêt à signaler une partie de l'œuvre que les projets primitifs prévoyaient, et qui n'a pas été exécutée. C'est un volume entier qui aurait dû prendre place entre Les Amies et Le Buisson ardent, et dont le sujet était la Révolution.*

*Non pas la Révolution triomphante d'à présent en U.R.S.S. En ce temps (entre 1900 et 1914) la Révolution était vaincue. Mais ce sont les vaincus d'hier qui ont fait les vainqueurs d'aujourd'hui.*

*Il existe dans mes notes une esquisse assez poussée de ce volume supprimé. On y voyait Christophe expulsé de France et d'Allemagne, réfugié à Londres, se mêlant aux groupes des exilés et proscrits de tous les pays. Il se liait d'amitié intime avec un de leurs chefs, une grande personnalité morale, de la trempe d'un Mazzini<sup>2</sup>, ou d'un Lénine. Ce puissant agitateur était devenu, par son intelligence, sa foi et son caractère, le cerveau directeur de tous les mouvements révolutionnaires d'Europe. Christophe prenait une part active à un de ces mouvements, qui explosait soudain en Allemagne et en Pologne. Le récit de ces événements, de ces insurrections, de ces combats et des divisions entre révolutionnaires, occupait une grande partie du livre, à la fin duquel la Révolution était écrasée, et Christophe, fugitif, parvenait, après mille dangers, à passer en Suisse. Là, la passion l'attendait, et le « Buisson ardent ».*

*J'avais projeté aussi, comme conclusion à cette longue tragédie d'une génération humaine, une sorte de Symphonie de la Nature – non pas « Meeresstille »<sup>3</sup>, mais « Erdstille » – où rentre sereinement le grand combattant de la vie.*

1. Je dois, à ce propos, avertir le lecteur qu'il n'ait pas à identifier les personnages du livre à des personnalités existantes. *Jean-Christophe* n'est pas un roman à clef. S'il vise souvent des événements ou des individus réels, il ne renferme pas un seul portrait – ni du passé, ni du présent. Mais tous les êtres mis en scène sont naturellement nourris d'une quantité d'expériences et de souvenirs de la vie, fondus et transformés dans le travail de création. Il n'en est pas moins advenu que nombre de notoires contemporains se sont reconnus dans mes satires, et qu'ils m'ont voué une haine implacable, dont les effets se manifestèrent en 1914, pendant la guerre, à l'occasion ou sous le prétexte de mon « *Au-dessus de la mêlée* ».

2. Je préparais alors une *Vie de Mazzini*, qui devait s'insérer parmi mes Biographies héroïques. J'avais passé plusieurs années à me documenter. Diverses raisons, qu'il ne serait pas opportun de raconter ici, m'ont détourné de ce projet.

3. Titre d'un poème fameux de Goethe, mis en musique par Beethoven, et qui veut dire : « *Silence de la mer* ». – « *Erdstille* » : « *Silence de la terre* ».



« J'en reviens toujours, *écrivais-je*, au besoin de donner à ces épopées humaines un dénouement analogue à celui que je projette pour mes drames de la Révolution <sup>1</sup> : – les passions et les haines se fondent dans la paix de la nature. Le silence des espaces infinis entoure l'agitation humaine; elle s'y perd comme une pierre dans l'eau. »

*Toujours la pensée de l'Unité. L'Unité des hommes entre eux et avec le Cosmos...*

« Seid umschlungen, Millionen! Diesen Küss der ganzen Welt! » <sup>2</sup>

*J'y ai préféré, à la fin de Jean-Christophe, « l'Harmonie, couple auguste de l'amour et de la haine » <sup>3</sup>, ce puissant équilibre, au sein de l'action en marche. Car la fin du Jean-Christophe n'est pas une fin : c'est une étape. Jean-Christophe ne finit point. Sa mort même n'est qu'un moment du Rythme, une expiration du grand souffle éternel...*

« Un jour, je renaîtrai, pour de nouveaux combats... » <sup>4</sup>

*C'est par là que le Jean-Christophe se trouve le compagnon encore des nouvelles générations. Il aura beau mourir cent fois, il renaîtra toujours, il combattra toujours, il est et restera le frère « des hommes et des femmes libres de toutes les nations – qui luttent, qui souffrent –, et qui vaincront ».*

ROMAIN ROLLAND.  
Villeneuve-du-Léman,  
Pâques 1931.

1. Ce dénouement au *Théâtre de la Révolution* a, depuis, été écrit : ce sont *Les Léonides*.

2. « *Étreignez-vous, millions d'êtres! Ce baiser au monde entier!* » (paroles de Schiller, mises en musique par Beethoven, dans l'*Ode à la Joie*, de la Neuvième Symphonie).

3. Voir la dernière scène de *Jean-Christophe*.

4. Derniers mots de Jean-Christophe mourant.